

L'amour pour le Christ chez saint Bernard*

En 1144, Pierre le Vénérable, abbé de la puissante abbaye de Cluny, écrivait à Bernard : « Vous avez été donné d'une façon prodigieuse à notre temps pour y être une lumière par la parole et l'exemple, non seulement pour les moines mais pour toute l'Église latine » (lettre 111). L'abbé de Clairvaux exerçait effectivement une influence considérable sur l'Église et la société. Entré à l'abbaye de Cîteaux, presque inconnue encore, une trentaine d'années auparavant pour y mener une vie cachée, contemplative, il était devenu la conscience et le porte-parole de son temps. Un temps, le XII^e siècle, où la spiritualité chrétienne vit une véritable renaissance. Une vision plus humaine sur Dieu et sur l'homme se développe en même temps qu'une incontestable renaissance de l'utilisation de la patristique grecque dans ce qu'elle a de meilleur. À l'abbaye de Clairvaux particulièrement, on assiste à un authentique « revival » d'Origène. Bernard considère l'expérience immédiate de Dieu comme un couronnement normal pour quiconque se consacre à l'amour de Dieu. L'affection profonde pour le Jésus terrestre joue ici un rôle déterminant. Avec la force d'un sacrement, cet amour attache l'homme qui aime au Verbe éternel et restaure en lui la ressemblance originelle à Dieu.

École de Clairvaux, école de l'expérience

Partie de France, une vague d'humanisme, alliée à un culte du sentiment, se répand sur les pays occidentaux. De ce grand courant, la réforme de Cîteaux, initiée en 1098 par Robert de Molesme et ses compagnons dans les forêts de Bourgogne, ne représente qu'une vague. Elle tend à une vie monastique simple, centrée sur

* Une première version de cet article a paru en néerlandais, dans la revue *Herademing*, sous le titre : « Bernardus en de liefde tot Jezus ».

Dieu selon les meilleures traditions du monachisme bénédictin, et qui ne soit pas continuellement submergée par toutes sortes d'obligations féodales. Sur ce point, elle s'écarte expressément de Cluny. Quinze ans plus tard, lorsque, sous l'abbatiate d'Étienne Harding, Bernard entre à Cîteaux, la réforme reçoit son impulsion décisive. Puis, à l'abbaye de Clairvaux, en Champagne, fondée en 1115, on voit la naissance d'une œuvre spirituelle et littéraire dans laquelle Bernard relate son expérience mystique très personnelle : « Ce que je sais, je ne l'ai pas appris dans les livres, mais les chênes et les hêtres me l'ont enseigné. » C'est de cette manière que Bernard instruit ses moines. Non en leur communiquant une science ou une simple explication rationnelle de l'Écriture Sainte, mais l'épopée de son expérience existentielle de la parole de Dieu. Ici se manifeste dans l'Occident du XII^e siècle, une attitude complètement nouvelle envers la Bible et une façon radicalement nouvelle de croire.

La Bible n'est plus pour Bernard source de connaissance de tout ce qu'on peut savoir sur Dieu, mais une source de vie et d'expérience. S'il reste vrai que la Parole de Dieu, qui descend dans le cœur des hommes pour les ramener vers lui, doit être comprise, elle doit avant tout être vécue. « Je crois pour comprendre, *credo ut intelligam* », l'expression de saint Anselme, devient chez saint Bernard : « Je crois pour faire l'expérience, *credo ut experiar* ». Il s'agit donc de l'expérience vécue de l'amour de Dieu qui se donne à l'homme, pour qui la seule réponse possible consiste en un amour correspondant.

Pour Bernard, la théologie est un premier pas qui doit être dépassé. Les vérités de la foi doivent se transformer en mode de vie. L'intuition de Bernard lui apprend que l'option théologique la plus correcte est celle qui stimule davantage une vie fervente. L'orthopraxie l'intéresse beaucoup plus que l'orthodoxie. Ses écrits prennent naissance dans le contexte de la vie quotidienne. Il commence un sermon à ses moines par ces mots : « Lisons aujourd'hui dans le livre de l'expérience » (*SCt* 3, 1), ou bien il leur confie : « Je vous communique ici ce dont j'ai moi-même fait l'expérience » (*SCt* 51, 3), et encore, dans un sermon pour la Dédicace : « Je ne pourrais rien vous transmettre que je n'aie moi-même goûté. » Goûter est un terme qui appartient au vocabulaire mystique. « Le cœur goûte ce qu'il aime. » Chez Bernard, aimer Dieu, c'est le savourer, le goûter. Cela relève du domaine affectif non moins que du domaine effectif. Il s'agit également d'une force d'action pour l'accomplissement des commandements de Dieu.

Mais si en vous, une charité ardente surpasse cette charité active, en sorte que vous soyez tout entiers embrasés par la communication de cet amour divin dans la plénitude de l'Esprit, alors, oui, vous goûtez Dieu, non certes pas entièrement comme il est, mais dans la mesure où vous pouvez le goûter (*SCt* 50, 6).

Aimer l'amour

L'amour seul peut réaliser une parfaite union entre des êtres aussi radicalement différents que sont Dieu et l'homme. Aimer, c'est donc participer à la vie même de Dieu. Le thème de l'amour est nettement présent dans l'œuvre de Bernard, depuis la lettre à Foulques (1120) jusqu'au dernier sermon qu'il dicta avant sa mort (1153). Bien que le même rôle soit assigné à ce thème que chez saint Augustin – qui pourrait être sa source principale d'inspiration en ce domaine – il en diffère par la fonction structurante et omniprésente qu'il joue dans sa doctrine spirituelle.

Chez l'abbé de Clairvaux, la description de l'amour repose sur une base théologique. Le point de départ traditionnel est le texte de 1 Jn 4, 8 : « Dieu est amour. » Par là, Bernard affirme que l'amour constitue l'être même de Dieu, son principe vital. « *Ipsa est unde amat* – Il est et c'est pourquoi il aime » (*SCt* 59, 1). Dieu ne reçoit pas l'amour d'ailleurs. Il est lui-même la source de l'amour. L'homme atteint donc sa destinée de la manière la plus achevée en remontant à sa source. En d'autres termes : notre amour commence dans l'expérience d'être aimés. Tout notre amour est un amour en retour. « Nous aimons après avoir été aimés et parce que nous aimons, nous méritons d'être aimés davantage » (*Ep* 107, 8).

Si l'amour est le thème central chez Bernard, il baigne aussi dans la sphère psychologique du XII^e siècle, le siècle de « l'affect » (*affectus*). Dans l'espace nouvellement découvert de son propre cœur, l'homme explore ses capacités affectives. Une nouvelle vision de l'homme et de Dieu vient d'émerger. Pour Bernard, l'homme est une créature noble (*nobilis creatura*), capable de Dieu (*capax Dei*) par nature. Le message de Bernard est entièrement dans la ligne du « noblesse oblige ». L'homme ne peut croître que par l'amour. « Rien dans la création ne saurait combler l'homme, créé à l'image de Dieu, sinon l'amour qui est Dieu » (*SCt* 18, 6). Celui qui mise tout sur une réalité moindre, renie sa destinée.

Se développe également une vision de Dieu beaucoup plus humaine que dans les siècles précédents où l'image du juste Juge figurait à l'avant-plan : Dieu, récompensant le bien et punissant le mal. Beaucoup de choses s'éclairent dans la représentation de

Marie et de son enfant. Remplaçant la « *Sedes Sapientiae* », siège de la Sagesse, tenant devant elle l'Enfant davantage comme un symbole que comme un être vivant, les madones, à partir du XII^e siècle, reflètent la relation intime entre mère et enfant. L'enfant se sent en sécurité dans les bras de Marie. Dieu n'est plus le Dieu angoissant et terrifiant, mais l'homme-Dieu, pauvre dans une crèche, humainement rempli d'effroi face à la passion et à sa mort tragique sur la croix.

Degrés de l'amour

L'intérêt de Bernard se porte surtout sur le développement de l'amour. Pour lui, celui-ci s'adapte parfaitement à la croissance de l'individu, depuis la poursuite de son instinct rudimentaire jusqu'à son épanouissement spirituel ultime. L'homme ne peut progresser vers sa destinée que dans l'amour ; les autres vertus ou qualités demeurent toujours ambivalentes. C'est pourquoi il n'y a pas de mesure pour l'amour. La mesure de l'amour est de ne pas en avoir.

Bernard a été formé à la rhétorique. Cet art, fortifié par une théologie trinitaire, utilise volontiers les distinctions ternaires avec lesquelles Bernard jongle. Mais pour ce qui concerne l'amour, je peux imaginer qu'il dût éprouver une joie spéciale à transgresser toutes les conventions. Il parle de quatre étapes. Je les résume rapidement.

Au premier degré, l'homme rompt le cocon de son amour satisfait et infantile en se portant vers une réalité extérieure à lui-même et en tirant parti de celle-ci. Avec optimisme, Bernard découvre de grandes ressources en ce commencement naturel et égocentrique. À ce niveau, l'homme est dominé par la convoitise. Son amour peut se fixer sur des objets indignes de lui. Cependant, la noblesse innée de l'âme conduit l'homme à s'orienter vers la solidarité, le zèle pour la justice, la compassion et un lien affectif avec l'homme Jésus. Ce dernier est le cheval de Troyes introduit clandestinement dans notre condition humaine. Nous y reviendrons.

Au degré suivant se développe un amour plus spirituel quant à son objet, mais qui reste charnel en son agir. On aime Dieu pour ses bienfaits. On le cherche pour ce qu'on peut en expérimenter, même s'il faut pour cela renoncer à d'autres sources de satisfaction.

Au troisième degré, la fréquentation de Dieu joue un rôle actif, curatif. Sa puissance attractive repousse petit à petit le pauvre *ego* dans l'ombre. L'amour grandit en gratuité.

À l'ultime degré, l'amour peut-il se libérer totalement de l'égoïsme ? L'homme peut-il aimer comme Dieu aime ? Bernard n'en est pas

certain. Il sait seulement que la vie future sera entièrement aspirée en Dieu. Vers cet avenir, le présent s'oriente toujours davantage, bien que la perfection ne soit jamais atteinte ici-bas. C'est là le cheminement de l'amour.

Les êtres humains recèlent toutefois en eux des affects complexes qui les portent vers toutes sortes de choses. Chaque personne peut être bonne et son attirance saine. Mais l'intégrité d'une personne va de pair avec la prise en charge correcte des priorités. La nature des choses pose un *ordo* dans l'expérience de l'amour. Pour Bernard, cette « ordonnance de l'amour – *ordinatio caritatis* » est très simple : plus l'objet est spirituel, plus il monte dans la liste des priorités. La volonté droite (*anima rectitudinis*) est celle qui s'attache le plus fort à ce qui se trouve le plus haut – Dieu et les réalités spirituelles – et ne s'infléchit pas vers les inférieures (*anima curva*). À cette intériorité « droite » ou « courbée » correspond une attitude corporelle. L'homme est fondamentalement appelé à l'unité.

Dignité de l'homme ainsi cherché (Avent 1, 7)

Nous avons fait allusion au cheval de Troyes introduit dans notre existence humaine. Il s'agit bien entendu de l'Incarnation, de Dieu devenant homme en Jésus Christ. Le Verbe s'est fait chair, c'est pourquoi nous pouvons le toucher, le voir, l'entendre. Bernard écrit à un exégète de l'Ancien Testament, maître Henri Murdac, un Anglais : « Pourquoi cherches-tu dans une parole le Verbe qui déjà s'est fait chair et est présent à nos yeux ? » (*Ep* 106, 1).

Dans le Christ, l'homme a adopté la Parole, et le Verbe, l'homme. Ils se sont absorbés réciproquement, sans se détruire mutuellement. Dans ce Verbe du Père, la ressemblance entre Dieu et l'homme est totale. Dans la mesure où nous sommes dans ce Verbe, notre ressemblance originelle avec Dieu est restaurée. Christ est la bouche par laquelle Dieu donne le baiser au monde. Dans la mesure où nous sommes dans ce Verbe, nous recevons le baiser de la bouche de Dieu et nous connaissons Dieu. Seul le semblable connaît le semblable. Parce que la lumière est en nous, nous percevons aussi la lumière hors de nous. Ce sont des images, des métaphores, que Bernard emprunte à la Bible et à la sagesse grecque pour traduire notre parenté avec Dieu. Connaître, c'est aimer. « Qui n'aime pas ne connaît pas Dieu car Dieu est amour » (1 Jn 4, 8).

L'attachement de Bernard au Verbe incarné correspond tout à fait à sa doctrine de l'amour telle qu'elle est exposée ci-dessus. Pour

parvenir à l'amour du Verbe, Esprit et Sagesse de Dieu, il faut commencer par l'amour charnel pour le Verbe incarné. En conséquence, le chemin de l'amour est le chemin d'une ressemblance croissante à Jésus dans sa stature humaine, pour ensuite croître dans la ressemblance au Verbe dans son « être-tourné-vers » le Père. Ceci recouvre une pédagogie divine. Dans un petit sermon ludique, Bernard laisse Dieu poser la question de savoir comment il va pouvoir regagner l'homme, sa noble créature.

Si je le contrais contre sa volonté, j'obtiendrai un âne, non un homme. Faudra-t-il donc donner mon Royaume à des ânes ? Dieu essaya alors la menace, mais ne se trouva pas plus avancé. Ensuite, il promit à l'homme tout ce que celui-ci désirait, mais rien n'y fit. Alors, Dieu dit : il y a dans l'homme non seulement la crainte et la convoitise, mais également l'amour. Il vint donc dans la chair et manifesta qu'il était aimable. Qu'aurai-je encore pu faire pour toi que je n'aie pas fait ? (*Div* 29, 2).

Par l'Incarnation, Dieu s'adapte donc à notre condition humaine. Il nous cherche là où nous nous trouvons. Il descend et se donne comme notre situation l'exige (*SCt* 16, 13). Par un amour salutaire envers son humanité, il veut attirer à lui les hommes capables d'aimer seulement selon la chair, et les amener ainsi graduellement à un pur amour spirituel. Voilà le chemin que l'homme doit parcourir.

Mais Dieu aussi a dû faire son apprentissage. Ce qu'il savait, il a dû l'apprendre par expérience. Par l'Incarnation, il fait l'expérience de tous les besoins humains. Par expérience, il apprend à connaître la misère humaine et devient miséricordieux. Il devint ce qu'il était et apprit ce qu'il savait (cf. *SCt* 56, 1).

Le sens du Christ

Bernard est animé d'un amour fervent pour Jésus. Toutes les étapes de la vie du Christ attirent son attention en particulier et éveillent son amour. À plusieurs reprises, il parle de « mon Jésus » et il témoigne qu'aucun livre ou conversation n'ont de goût pour lui si le nom de Jésus n'y résonne. Jésus est du miel dans sa bouche (*SCt* 15, 6). Ses sermons suivent le cycle liturgique des fêtes du Christ telles qu'elles étaient célébrées de son temps. Il existe ainsi 31 sermons sur la naissance et l'enfance de Jésus tandis que 29 traitent de l'œuvre de la rédemption.

Dans les siècles ultérieurs, on a présenté Bernard comme l'initiateur d'un mouvement de piété envers l'humanité du Christ. Dans le

sillage de ses écrits authentiques, naquit une littérature considérable sur la naissance, la vie et la passion du Christ. L'iconographie représente souvent Bernard avec les instruments de la passion de notre Seigneur. Il suffit de remarquer que l'attention de l'abbé de Clairvaux se porte principalement vers les grands mystères de l'incarnation et de la rédemption et absolument pas vers toutes sortes de détails comme la composition des lieux ou la représentation des scènes. Le cadre de la crèche et de l'étable, à la naissance, peuvent éveiller sa tendresse, mais sont surtout l'occasion de souligner la descente du « Verbe abrégé ». Au temps de saint Bernard, le Christ sanglant n'est pas encore source de compassion ou d'amour – Bernard ne décrit nulle part les souffrances physiques de Jésus – mais bien le Christ humble, *Christus humilis*. En d'autres termes, Bernard est entièrement pris par l'amplitude morale et mystique des grands mystères du Christ, tels qu'ils lui sont transmis par l'Écriture et la Tradition.

La vie de Jésus comme sacrement

Le niveau de pensée et de sentiment de Bernard et de son époque n'est pas l'imaginaire (la fusion), ni le réalisme (la division), mais le symbolique (la liaison). Cela signifie qu'il vit dans une relation sociale d'échange dans laquelle Dieu, l'homme et le cosmos communiquent. On l'a déjà remarqué à propos de l'influence entre la culture courtoise et la spiritualité bernardine de l'amour. La vie de Jésus elle-même possède pour Bernard une force qui relie tout. Lui-même parle de *sacramentum* : signes sensibles ayant un caractère actif et bienfaisant. Les différentes facettes de la vie terrestre de Jésus, jusqu'à sa résurrection et son ascension, relie l'homme à lui-même et l'entraînent dans un mouvement vers Dieu et vers le prochain. À condition que l'on puisse s'identifier au Christ.

L'ascétisme du XII^e siècle est celui d'une ressemblance avec le Christ : « pauvre avec le Christ pauvre ». « Le Christ s'est plongé dans la misère humaine commune afin que la vue perçante du diable ne puisse reconnaître ce sacrement de la bonté de Dieu » (*Mercredi Saint*, 10). En devenant homme, le Verbe du Père, principe de notre propre ressemblance originelle, s'est mis à notre portée. En devenant semblable à Jésus dans sa forme humaine, nous sortons du « pays de la dissemblance » – de tout ce qui ne réfléchit pas l'image de Dieu – pour rejoindre le pays de notre ressemblance originelle. La vie de Jésus n'est donc plus pour nous seulement principe vital de notre amour, mais l'unique chemin de l'union à Dieu.

Bernard souligne la nécessité de nous approprier les mystères de la vie de Jésus par la lecture et l'imitation. « Tout ce que nous lisons de Jésus est médecine pour nos âmes. Que chacun s'examine pour voir ce que ces remèdes salutaires opèrent en lui » (*Div* 44, 1). Bernard appelle avec insistance à considérer tous les bienfaits du Christ, gages de la bonté de Dieu pour les hommes, mais par dessus tout le bienfait de la rédemption. Cette accentuation apparaît chez lui comme une méthode spirituelle. « Le plus important et le plus grand des bienfaits de Dieu, je veux dire l'œuvre de notre salut, ne devrait jamais sortir de la mémoire des sauvés » (*SCt* 11, 3).

Tu es l'un et l'autre pour moi, Seigneur Jésus, et le miroir de la patience et la couronne de l'homme patient. L'un et l'autre me stimule avec force et m'enflamme ardemment. Soit que je te regarde combattre, soit que je t'attende non seulement pour me couronner, mais pour être ma couronne, dans un cas comme dans l'autre tu m'attires merveilleusement à toi (*SCt* 47, 6).

Actualité

Saint Bernard est un expert en expérience. Pour la formation religieuse, il a développé à Clairvaux une réelle alternative à l'éducation théologico-rationnelle donnée à cette époque dans les écoles cathédrales sous l'impulsion de maîtres célèbres tels que Guillaume de Champeaux et Pierre Abélard. Bernard était à même de concurrencer ces écoles ainsi qu'en témoignent les nombreux jeunes intellectuels qui le suivirent à Clairvaux. Sous sa direction, le cloître s'épanouit à nouveau comme école de l'expérience. Ce n'est pas par le moyen de la « dispute », mais par le silence et l'expérience intérieure que la sagesse et la vérité peuvent se trouver. Dans le silence et la vie fraternelle, le moine ou la moniale, nourris de Bible et de patristique, grandissent dans la vie intérieure et la connaissance de soi, afin d'arriver à « apprendre » l'expérience. Dans ce domaine, Bernard est un guide accompli. Il enseigne l'expérience à ses disciples.

Je ne saurais vous faire partager ce à quoi je n'aurais pas moi-même goûté. Je vous dirai cependant ce que je sens parfois se passer en moi, pour que, si l'un de vous le juge utile, il se fasse mon imitateur (*Ded* 5, 2).

Bernard en est convaincu : seules l'expérience, la perception et l'émotion (l'affect) conduisent à la compréhension et à l'approfondissement (*sensus*). D'après lui, nul ne peut parler avec autorité d'un texte biblique sinon à partir de sa propre expérience. D'une manière presque méthodologique, il en pose clairement le principe au début des *Sermons sur le Cantique* :

Reviens à toi-même et que chacun interroge sa conscience sur ce qui doit être dit ici. Je voudrais examiner s'il a été donné à l'un d'entre vous de dire, en pleine compréhension (*ex sententia*) : « Qu'il me baise du baiser de sa bouche ! » Car, en vérité, il n'est pas donné à chacun de prononcer cela à partir de son expérience (*ex affectu*). Mais celui qui, ne fût-ce qu'une seule fois, a reçu ce baiser spirituel de la bouche du Christ, celui-là, fortement saisi par cette expérience personnelle, peut la désirer à nouveau. Je pense que personne ne peut savoir ce dont il s'agit si l'expérience ne lui a été accordée (*SCt* 3, 1).

Ainsi, Bernard indique le chemin de l'expérience et lui-même marche en tête. Nous pouvons aujourd'hui poser la question : dans quelle mesure le langage ecclésial et théologique actuel trouve-t-il sa source dans l'expérience ?

Bien que Bernard soit un expert, il se sait simple disciple à l'école du Christ. Le Christ le passionne merveilleusement et l'attire par les liens les plus forts (cf. *SCt* 3, 1). Son désir le plus profond le porte vers le Christ. Il n'est donc pas étonnant qu'il désire transformer chacun en disciple de Jésus (*Ep* 106, 1). Celui qui assimile sérieusement l'anthropologie de Bernard se retrouve uni à Jésus dans un processus dynamique au cours duquel d'importantes transformations s'opèrent. Pour Bernard, le noyau essentiel de l'homme est lié au désir, à l'attachement, à l'*affectus* : un mouvement naturel de l'âme qui, attirée par la grâce, veut retourner vers sa Source, son Principe. Dieu lui-même constitue ce désir. « *Deus affectio est.* » Par essence, l'homme est donc déiforme. Sur le sentier qui mène à ce centre le plus intime, loin de l'aliénation, Jésus lui-même est notre compagnon de route. Comme pour les disciples d'Emmaüs, Jésus nous rejoint là où nous sommes et nous accompagne, oui, il fait route avec nous. « Car, être entraîné par Jésus, c'est recevoir de lui le désir d'être entraîné – *desiderium quo trahatur* » (*SCt* 58, 1).

En fait, ce n'est pas Bernard, mais Jésus, qui est le maître de l'expérience, « lui qui est devenu homme pour apprendre par expérience la misère humaine » (*SCt* 56, 1). Car, qui s'appuie sur le Christ se tient sur un rocher inébranlable (*Div* 5, 4). Il est la tête qui nous précède vers le Royaume et nous n'y arriverons que par notre attachement et notre conformité (*Div* 28). Le Christ est, dans l'homme, ce visage de beauté qui veut se tourner vers Dieu. Et en Dieu, le Christ est le visage qui regarde la beauté dans l'homme et le soulève, le transforme conformément à sa propre divinité. Cette transformation fondamentale – la déification – est entièrement liée à l'attachement au Christ et au fait d'être saisi par lui.

Sic affici, deificari est. Être ainsi affecté, c'est être déifié [...]. Seigneur mon Dieu, mon visage t'a cherché ; je chercherai, Seigneur, ton visage » (*Dil* 10, 28).

Si, au XII^e siècle, Bernard constituait un des points lumineux de la carte spirituelle de l'Europe, il l'est encore pour tous ceux qui veulent apprendre à connaître et aimer Jésus dans une expérience personnelle.

Abdij Maria-Toevlucht
NL – 4882 KC ZUNDERT

Guerric AERDEN, ocsó